



(SUITE DES PAGES 11 ET 12)

## Itto

Une vraie débauche de scènes intéressantes — *dissecta membra* — qui ne font pas un ensemble cohérent. Quelle confusion ! « On y voit des Français, mais pas la France ». On n'y respire à aucun moment cet esprit de corps qui nous a charmés dans *Les Trois Lanciers*. Extérieurs magnifiques qui m'ont emballé. Une idée de génie : faire parler les indigènes dans leur langue. Les Chleuhs sont splendides, mais je ne suis pas connaisseur, n'ayant jamais franchi la Grande Bleue. Simone me paraît une « Itto » de fantaisie. Yeux magnifiques, mais trop intellectuels, pas ceux d'une primitive. Les acteurs français font ce qu'ils peuvent, le « toubib » surtout. Mais son rôle à lui seul ne suffit pas à traduire tout l'effort de la France au Maroc. Sa femme est un hors-d'œuvre déplacé. Le colonel pâlit à côté du colonel Stone. Trop d'enfants qui piaillent. Au total, une excellente soirée.

X-37, Paris.

Voici un bon film français, ce qui, soyons sincères, n'est pas aussi rare que le proclament certains. Il a plus de qualités que de défauts, mais témoigne malencontreusement d'un désir de « vouloir prouver » qui, je pense, va à l'encontre de son but. Je n'ai point été touché par l'aventure arrivée au « toubib », ni par le sacrifice des femmes chleuhs lui rapportant sa caisse de sérum. Encore moins enthousiasmé par l'aimable pagale qui semble régner perpétuellement dans le camp français. Il m'a paru étonnant d'entendre des oiseaux chanter lors de l'entrevue d'Itto et de Miloud qui, si je ne me trompe, a lieu en pleine nuit (je n'ai jamais entendu d'oiseaux chanter la nuit, mais je ne mettrais pas ma main au feu que ça ne leur arrive pas quelquefois) (et le rossignol, alors ?). Enfin, j'aurais aimé que la scène où l'on rend un dernier hommage à papa Itto présentât un peu plus de grandeur.

On a dit que l'interprétation française faisait figure de parente pauvre à côté de l'interprétation indigène. Est-ce bien vrai ou n'est-ce pas plutôt nous qui sommes abusés par le fait que nous voyons, pour la première fois, des Chleuhs à l'écran et que, « tout nouveau, tout beau », comme dit un proverbe de mon pays ? Cependant, quelques interprètes m'ont paru forcer leur rôle. Malgré cela, *Itto* a droit à une très bonne place dans la production française, je parle de celle qui mérite qu'on s'y intéresse. C'est, dirais-je, un très bon film de série.

Mais j'aurais voulu quelque chose de plus simple et de plus ample à la fois.

TON FILS ADOPTIF : OCTAVE.

Mon cher César, tu diras de ma part à la direction que le numéro d'été qui vient d'être publié est très bien et que j'espère que vous ne vous arrêterez pas en si bonne voie. Pour ma part, je suis prêt à en acheter un semblable toutes les semaines. En tout cas, j'espère que vous ne vous limiterez pas à un numéro spécial de ce genre par an et que nous en aurons au moins un autre à Noël. (Je publie ce P.S. parce que nous en avons reçu beaucoup de semblables et que la direction, très touchée, m'a prié de vous remercier toutes et tous de votre sympathie. Voilà une mission agréable. Elle est remplie !)

*Itto* est un film remarquable dans tout son ensemble. Il nous fait apprendre et comprendre ce que contient de grandeur d'âme cette population indigène, si curieusement farouche à nos yeux d'Européens. Mes très sincères compliments au réalisateur de cette bande si lumineuse, et qui a su mettre en relief ces merveilleux paysages du bled marocain qui, quelquefois, nous laissent rêver par leur atmosphère sauvage et inculte.

Le talent des interprètes indigènes est grand, je dois même dire profond et sensible — la nourrice, par exemple, joue son rôle avec une conviction et un naturel étonnants. Quant au rôle de Miloud, il est tenu avec une grande sincérité.

Simone Berriau joue bien, mais, malheureusement, son accent et son physique ne la font ressembler en aucun point à une « femme chleuh ». Hubert Prélier, en toubib, est parfait et impressionnant. Sylvette Fillacier, qui personnifie la blédarde, est vraiment couleur locale. Je répète : dans l'ensemble, un très bon film.

Un jeune : René ROTAL, Paris.

*Itto* est un des plus jolis films documentaires de la saison qui méritait un grand succès : il est vrai qu'il fut tourné sous la direction d'Abel Gance !

GÉRALD KERLAN, Paris.

(Jamais de la vie ! Abel Gance n'est pour rien dans *Itto*.)

## En marge des critiques

Ibrahim Bel-Sidi. — Joui, joui, ton papier, Marsi.

Une vieille fille. — Comme vous êtes difficile, ma mie !

Key-Dja. — Je vous insérerai quand vous n'aurez plus un 3 en version latine.

G.-W. C. (Bruxelles). — Vos dernières lignes, non insérées, sont très intéressantes, mais posent un problème bien difficile à résoudre maintenant. Je crois qu'il faut garder de l'espoir.

Odile (Paris). — Demandez-lui sa photo. Il vous l'enverra.

J. T. (Lyon). — Nous n'avons pas innové ce courrier mais nous lui avons donné une forme nouvelle, c'est exact. Il y a des années que de pareils courriers existent dans de très nombreux journaux. Il y a aussi des années qu'on mange et qu'on boit. Pas forcément les mêmes choses.

O mon Roi. — Pas possible. Je ne fais pas d'affaires. Je vis de ma plume.

Mamela von etc. (Lyon). — Merci pour votre lettre. Amitiés.

Gondouli. — Sais pas. Noah Berry est un homme.

Princesse Ozardas. — Oui. Il habite Paris.

Le Fauve loyal. — Très bien, votre topo. On le donnera. Non, Diana Karenne et Vera Korène ne sont pas la même artiste. Aucun rapport entre elles.

Simone (Avignon). — Mettez trois francs de timbre. Peux pas vous donner d'autre renseignement.

Sans Rancune de Genia. — Vous n'êtes pas très gentille pour les pauvres journalistes.

CESAR,

(L'Homme des Commentaires.)

(A suivre.)

L'Imprimerie Réaumur et l'Héliogravure Rotative, 98-100, rue Réaumur, Paris.  
Le gérant : RAYMOND DEBRUGES.

POUR VOUS

NOTRE SCÉNARIO ROMANCÉ

# NAPOLÉON

Film d'Abel GANCE



PERSONNAGES :

Stendhal..... SQUINQUEL

Bonaparte ..... ALBERT DIEUDONNÉ

Béranger..... MORIN

« Et les hommes d'une nouvelle histoire verront en « Napoléon », qui sait ? un système solaire ou bien le reste fabuleux de quelque religion disparue. »

VERS 1825, M. Henry Beyle, plus connu sous le nom de Stendhal, voyageait en Italie. M. Stendhal aimait l'Italie comme une maîtresse, et son cœur d'égoïste s'épanouissait à chaque voyage, lorsque sa voiture entrait dans Rome. Il faisait alors marcher au pas, pour éviter un trop grand fracas sur les pavés inégaux. Le fracas ne convenait point à la paisible Rome des Papes.

L'œil vif dans le visage assez plein, que barraient les favoris épais, la démarche encore militaire — Stendhal avait été aide de camp — il décida ce jour-là de renvoyer toute voiture pour se rendre chez son savant ami l'abbé Marini, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années.

La chaise commençait à s'élever, il fut bien aise d'être arrivé.

L'abbé Marini avait les traits mobiles et le sourire extrêmement fin d'un Romain de cette époque. Il vit arriver Stendhal avec le plaisir qu'éprouve un homme d'esprit en voyant arriver un autre homme d'esprit.

« Alors, M. Beyle, vous voilà redevenu Romain ? »

Ils parlèrent de mille choses, du nouveau souverain de la France, le courtis Charles X, de la nouvelle école romantique, qui les faisait sourire par un fatras médiéval de fantômes et de châteaux, de la divine Italie enfin, toujours alanguie.

« Il faudra, dit Stendhal, que j'aille à Parme, voir l'archiduchesse Marie-Louise. A propos, comment prend-elle son veuvage ? »

— Oh ! fort bien, dit en souriant l'abbé. L'Europe, depuis 1821, a bien voulu la décharger du soin de se rappeler Napoléon.

— Et Madame-Mère, que je vis à mon dernier voyage, roulant dans la campagne romaine, et précédée de deux grands gaillards qui avaient gardé la livrée verte de l'Empire ?

— Toujours semblable à elle-même, dit l'abbé avec sérieux cette fois, et son domestique porte toujours la livrée impériale. »

Comme il était fatal en ces années, l'Empire et l'Empereur s'introduisaient avec violence dans toute conversation.

« Celle-là n'a jamais oublié Napoléon. Mais on m'a dit d'ailleurs qu'à Paris, le seul nom du Corse troublait encore bien des regards et bien des cervelles. »

— L'abbé, dit Stendhal en mirant un verre de Samos dans un rayon de soleil, je serais heureux à ce sujet d'avoir votre avis. Vous êtes sceptique et railleur... »

L'abbé fit un geste de dénégation.

« Si, si... Eh bien, comment expliquez-vous la légende qui se tisse actuellement autour des victoires de l'Empereur ? »

« J'ai servi, comme vous savez, et souvent sans illusion. J'ai vu quelques batailles : en général, pour moi cela se réduisait à la vue d'un cheval mort près d'un fossé plein d'eau. Je songe d'ailleurs à décrire ce sentiment dans un livre que j'ai en tête. »

Et Stendhal, qui ne perdait rien, nota dans un coin de sa mémoire ce futur détail de *La Chartreuse de Parme*.

« Donc, reprit-il après une gorgée de Samos, je viens de Paris. Auparavant, j'avais eu l'occasion de faire quelques séjours en province. Or, un observateur peut assister à la magnification de l'épopée impériale. Epopée, mais enfin épopée humaine, créée par un homme supérieurement doué qui trouva par chance l'excellente armée de la Révolution fondue avec les vertus guerrières de la race dans une population dense et vaillante. »

« Mais il serait actuellement vain de formuler la moindre réserve et la moindre explication, sous peine d'être écharpé ou de passer pour ultra. »

« Dans les faubourgs, on a oublié la conscription, et le nom de Napoléon est adoré avec une filiale ferveur. La bourgeoisie le regrette. Les poètes, comme M. de Béranger ou le petit Hugo, s'en mêlent. »

« Mais pour les anciens soldats, cette ferveur devient une mystique : les glorieux combattants d'Austerlitz, de Wagram, de Montmirail, dispersés dans les campagnes, racontent les moindres faits de l'Idole. »

« Je ne sais comment cela finira, mais à coup sûr le tissage de cette histoire, fort dangereux pour le gouvernement, est curieux. Qu'en pensez-vous ? »

L'abbé Marini prit une prise de tabac de ses doigts longs et maigres, avant de répondre.

« Comment pouvez-vous me poser cette question ? Moi le sceptique, moi le railleur, comme vous disiez, je ne m'étonne pas de ce déchaînement d'enthousiasme. Même s'il s'y ajoute, de-ci, de-là, quelque trait imaginaire, l'histoire de ces vingt ans n'en est pas moins maintenant intangible, créée à tout jamais, rejetant dans l'ombre, par son seul éclat, les règnes honnêtes qui suivirent, faisant oublier les traités de 1815. »

« Je comprends cela mieux que vous. Je crois savoir pourquoi. Vous êtes, je crois, né en 1783 ? Vous n'aviez donc que 17 ans lorsque naquit ce siècle. »

« Je suis, moi, hélas ! beaucoup plus vieux que vous, et j'ai vu, par exemple, M. Beyle, les deux campagnes d'Italie. »

« La Campagne d'Italie ! Ces deux mots sont encore chargés de jeunesse, de foudre, d'enthousiasme. »

« Tout semblait morne depuis que la Révolution s'affaissait. Et voici qu'un général de vingt-sept ans prend le commandement d'une armée de trente mille hommes à peine, qui ne recevait ni pain, ni souliers, ni argent. A cette armée, il fait accomplir de tels prodiges militaires qu'il défait trois immenses armées autrichiennes, conquiert l'Italie et s'avance jusqu'aux portes de Vienne. »

« J'ai vu, à Milan, à Florence, l'entrée de ces soldats déguenillés. Nos belles dames n'en revenaient pas. Dans les salons, j'ai vu de ces grands diables de héros de l'an IV, des officiers dont la culotte était raccommodée avec de la ficelle, et qui s'asseyaient timidement sur les riches étoffes. Ils n'en paraissaient que plus héroïques. A chaque nouvelle victoire, on disait : « Ces prodiges ne peuvent durer ». Ah oui ! Mille fois s'entassait sur Montenotte, Castiglione sur Mondovi, Arcole sur Lodi, Rivoli sur Dego ! »

« Et cela dura vingt ans. Et, dans l'orbite immense qui se fit autour de lui, à son retour de l'île d'Elbe, »

toutes ces victoires lui faisaient cortège et les populations tendaient les mains !

— Quel enthousiasme, l'abbé ! dit Stendhal avec un faible sourire.

— Je suis enthousiaste parce que j'ai vu. Et, comme il arrive toujours, les bienfaits de l'Empereur dans l'ordre administratif, peut-être plus réels, s'estompent devant cette énorme gloire militaire. »

Et l'abbé Marini, s'enthousiasmant encore davantage, fit à Stendhal le récit de mille traits d'héroïsme, où s'affirmaient les vertus guerrières d'un peuple. Stendhal se leva et fit quelques pas.

« Tenez, M. Beyle, quoi que vous en disiez, vous êtes ému. Et ce n'est pas moi qui vous le reprocherai ! »

« Ces chansons de geste qu'on exhume en ce moment, il a fallu des siècles pour les cristalliser, pour employer l'un de vos mots. »

« Comment vous étonnez-vous que la cristallisation se soit faite aussitôt, lorsque les douze maréchaux de Napoléon rejettent si loin derrière eux les douze pairs de Charlemagne ! »

— A ce train-là, si dans quelques siècles notre pauvre civilisation s'effondre, les hommes d'une nouvelle histoire verront en Napoléon, qui sait ?... un système solaire, ou bien le reste fabuleux de quelque religion disparue. »

— C'est bien possible, dit l'abbé. Mais cela seul prouve la grandeur de l'épopée. Et pour ne parler que du moment présent, voici une petite collection que j'ai réunie, et qui rend tangible l'émotion populaire dont vous parlez. Voyez ces coquetiers, ces pipes, ces mouchoirs, et même ces premières images, fabriquées en France, où chaque bataille s'inscrit en panoramas. Un jour prochain, elles seront dans toutes les chaumières. »

Puis l'abbé désigna une lanterne magique posée sur une table.

« Tenez, voici une lanterne magique qui appartient à mon neveu. Je ne serais pas étonné qu'un jour un homme de talent trouve moyen de projeter sur une toile blanche les hauts faits de l'Empire. » Stendhal, qui avait son chapeau en main, tapota la boîte noire du bout de sa canne.

« C'est probable », dit-il songeur...

Yves Dartois.



Il y a 120 ans la lanterne magique illustrait déjà les exploits de Napoléon. Aujourd'hui le cinéma fait revivre son épopée.